

# marche romane



Histoire littéraire

TOME XXIX, 1-2



1979

cahiers de l'A.R.U.Lg.

La revue *Marche Romane* est publiée par l'Association des romanistes de l'Université de Liège (A.R.U.Lg.).

**DIRECTEURS :**

Fred DETHIER, 49, rue du Château-Massart, B-4000 - Liège.

Jeanne WATHELET-WILLEM, 56, Visé-Voie, B-4000 - Liège.

**RÉDACTEUR EN CHEF :**

Jacques DE CALUWÉ, 30, rue Reine Astrid, B-4208 - Bonnelles.

**TRÉSORIER :**

René COMOTH, 39, rue César Franck, B-4000 - Liège.

**ADMINISTRATEUR :**

L. LAMBERT-COLONNA D'ISTRIA, 67, avenue Churchill, 1180 - Bruxelles.

**SECRÉTAIRE-BIBLIOGRAPHE :**

Jean-Marie D'HEUR, Vinalmont, B-5240 - Moha.

**MEMBRES DU COMITÉ :**

Danièle BAJOMEE, Louis MACNERY, Claude THIRY.

**COMITÉ DE PATRONAGE**

M. Maurice DELBOUILLE, président d'honneur de l'A.R.U.Lg., M<sup>lle</sup> Madeleine TYSENS, MM. Paul DELBOUILLE, Jacques DUBOIS, Roger DUVIVIER, Jules HORRENT, Georges LAVIS, Albert MAQUET, Philippe MUNOT, André VANDEGANS et Léon WARNANT, professeurs à l'Université de Liège.

M<sup>me</sup> Rita LEJEUNE, MM. Marcel PAQUOT, Maurice PRON, Louis REMACLE, Arsène SOREIL, Robert VIVIER, professeurs émérites à l'Université de Liège.

*Marche Romane* est publiée avec l'aide de l'Académie royale de Langue et Littérature françaises et du Ministère de l'Éducation nationale.

Autres renseignements en page 3 de la couverture.

# marche romane



Histoire littéraire

TOME XXIX, 1-2



1979

cahiers de l'A.R.U.Lg.

## SOMMAIRE

<i>Hommage à André Vandegans</i> .....	5
Présentation : « Le Livre écrit en dedans et en dehors » ou De l'Histoire littéraire. Par Pol-Pierre GOSSIAUX .....	9
Gilles Corrozet. Tradition de l'emblème, taxonomie zoologique et morale de l'espace. Par Lucienne STRIVAY .....	25
L'Académie Française du temps du Cardinal de Richelieu. Par Claudette DELHEZ-SARLET .....	41
Esthétique de la cruauté et Droit Naturel. (Les dilemmes de l'Abbé Dubos (1719) et la crise de l'échange au début du XVIII <sup>e</sup> s.). Par Pol-Pierre GOSSIAUX .....	61
Défense de l'Histoire Littéraire : le cas de Robert Challe. Par Frédéric DELOFFRE .....	83
La mort de Balzac saluée au Vaudeville. Détails et circonstances d'une oraison funèbre inattendue. Par Jean-Marie D'HEUR .....	93
Avez-vous lu Chalupt ? Par Raymond POUILLIART .....	117
Nouvelles recherches sur Michel de Ghelderode et Camille Lemonnier. Par André VANDEGANS .....	133
<i>Le Trésor de Kériolez</i> . Un roman inconnu de Jean Pellerin. Par Georges SCHMITS .....	153
Au-delà et en-deçà : la Vitre ... Par Pierre REBOUL .....	173
L'Histoire au miroir des histoires. Par Daniëlle BAJOMÉE .....	187
<i>Notes, documents</i> .....	199
Nota sull' <i>Archipiada</i> di François Villon in traduzioni italiane. Par Carlo CORDIÉ .....	201
Un plan inédit de Turgot pour un <i>Discours sur l'origine, la formation et le mélange des Langues</i> (vers 1750). Par Daniel DROIXHE .....	207



## UN PLAN INÉDIT DE TURGOT POUR UN DISCOURS SUR L'ORIGINE, LA FORMATION ET LE MÉLANGE DES LANGUES (VERS 1750)

Le texte inédit que l'on présente ici a été retrouvé, avec l'aide de M. de Nau-rois-Turgot, aux Archives du château de Lantheuil à Creully (Calvados), où se trou-ve conservée la majeure partie des manuscrits du célèbre économiste et ministre de Louis XVI. Il couvre les pages 3 à 12 d'un cahier de huit feuilles (de format 32 x 20 cm.) intitulé *Ethimologies* et classé parmi les *Papiers de jeunesse* (coffret 27). Pour autant que les projets linguistiques du précoce Turgot — celui qui réfléchit au problème de la parole dès sa vingtième année — nous soient aujourd'hui con-nus, cet essai peut avoir trait à deux d'entre eux.

Dans l'excellent article *Étymologie de l'Encyclopédie* (t. VI, 1756), principa-lement remis à l'honneur par M. Piron dès 1961 ainsi que par P. Diderichsen (qui a souligné son influence sur Rask), H. Aarsleff, I. Monreal-Wickert, etc. (1), Turgot annonce : « Nous prouverons à l'article LANGUES, que les langues dans tous les tems sont à-peu-près la mesure des idées actuelles du peuple qui les parle ... ». Il renvoie par ailleurs à un « article ORIGINE DES LANGUES » censé proposer une « théorie philo-sophique de l'origine du langage et de ses progrès » (2). Quoique ces morceaux, parus dans l'*Encyclopédie* en 1765 (t. IX), ne soient pas dus à notre jeune penseur et intendant du Limousin mais à Beauzée (3), on peut croire avec G. Schelle, le der-nier éditeur des œuvres de Turgot, qu'il fut un moment envisagé de confier à celui-ci la rédaction des articles cités (et même de l'article *Grammaire générale*) (4). Le texte qu'on va lire ne pourrait-il constituer une ébauche, déjà relativement développée,

(1) TURGOT, *Étymologie*, éd. avec notes par Maurice Piron, Rijksuniv. te Gent, Werken uitg. door de Fek. van de Letteren en Wijsbegeerte — Serie : Tekstboeken 4, Brugge, De Tempel, 1961. — PAUL DIDERICHSEN, *Rasmus Rask und die grammatische Tradition : Eine Studie über den Wendepunkt in der Sprachgeschichte* (1ère éd. en danois, 1960), München, Fink, 1976 et *The foundation of comparative linguistics : Revolution or continuation ?*, in *Method og struktur of linguistics : Traditions and paradigms*, ed. by D. Hymes, Indiana Univ. Press, 1974; repr. in *Udvalgte sprogvidenskabelige afhandlinger*, København, 1966; repr. in *Studies in the history of linguistics : Traditions and paradigms*, ed. by D. Hymes, Indiana Univ. Press, 1974; repr. in *Ganzheit und Struktur : Ausgewählte sprachwissenschaftliche Abhandlungen*, München, Fink, 1976. — HANS AARSLEFF, *Thoughts on Scaglione's « Classical theory of composition » : The survival of 19th-century French philosophy before Saussure*, in *Romance philology* 29, 1976. — IRENE MONREAL-WICKERT, *Die Sprachforschung der Aufklärung im Spiegel der grossen französischen Enzyklopädie*, Tübingen, TBL Verlag G. Narr, 1977.

(2) Ed. Piron, pp. 16-17 et 34.

(3) Voir à ce propos l'édition fournie par Sylvain AUROUX, *L'Encyclopédie : « Grammaire et « Langues » au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Mame, 1973.

(4) *Œuvres de Turgot et documents le concernant*, avec biogr. et notes par Gustave Schelle, Paris, Alcan, 1913-23, vol. 1, p. 60.

de ces travaux ? L'article *Origine des langues*, d'après ce qu'il nous est possible de saisir de son projet à travers l'écrit de 1756, devait apparemment faire une place importante à la phase des « progrès », au détriment très sensible de la question de genèse proprement dite et des « causes de l'imposition primitive des noms ». La réflexion sur le vieux, trop vieux problème de renfermer « que les principes les plus généraux » : « les détails et l'application ne peuvent être le fruit que d'un examen attentif de chaque objet en particulier ». Le présent inédit répond à une telle conception. Accordant beaucoup à la formation et au mélange des langues, il ne s'attarde guère à l'épisode du surgissement; dès l'article 12, il envisage les « premiers progrès des idées ». L'hypothèse de sa destination ultime, sous une forme évidemment plus achevée, à l'*Encyclopédie* mériterait donc d'être retenue. Une autre éventualité, mieux fondée, respectant mieux, aussi, la chronologie probable de l'essai, s'offre toutefois.

Dupont de Nemours (1739-1817), le premier biographe de Turgot, nous a notamment conservé le souvenir d'une des grandes ambitions de jeunesse de celui-ci : il avait projeté et commencé un ouvrage sur la *Formation des langues* et la *Grammaire générale* dont il ne s'est retrouvé « que la préface et quelques observations détachées » (5). Dans une *Liste d'ouvrages à faire* de date incertaine, mais que Schelle situe vers 1748, le dynamique abbé de L'Aulne se proposait déjà d'écrire en effet, outre des études *Sur la comparaison des langues* ou les étymologies, des *Considérations sur l'origine des langues* (6). Projet que contribua sans nul doute à éveiller ou à fortifier la publication, en cette même année 1748, des *Réflexions philosophiques sur l'origine des langues et la signification des mots* de Maupertuis : en mars 1750, Turgot rédige à ce propos de très intéressantes *Remarques critiques* où lui-même « hasard[e] quelques idées sur l'origine des langues et sur leurs progrès et sur leur influence » (art. XX-XXIII) (7). La préface évoquée plus haut, reproduite par Schelle sous le titre *Réflexions sur les langues : Réflexions générales et pensées diverses* et datée par lui des environs de 1751, apprend que, dans un premier temps, Turgot songeait à « rechercher l'origine et les commencements des langues » ; un fragment publié par Schelle sous l'intitulé *Autres réflexions sur les langues* paraît correspondre à cette entrée en matière (8). Notre inédit débute par une version simplifiée de ces *Autres réflexions* (pour une comparaison, cf. *infra*). Il s'oriente pourtant assez vite vers un autre champ d'interrogation, conformément à ce qu'annonçait la préface, où l'on manifestait l'intention de s'attacher, après l'enquête sur l'origine des idiomes, à « leurs progrès » et, « dans le détail », à « leurs différents mélanges ». Ce texte ne présentant pas, dans l'ensemble, un caractère d'achèvement, c'est donc

(5) *Œuvres de M. Turgot*, Paris, Delance (Belin), 1808-11, t. III, p. 84.

(6) Éd. Schelle, vol. I, p. 115.

(7) Cf. les rééditions de ces deux textes en MAUPERTUIS, TURGOT, CONDILLAC, DU MAIRIAIS, Adam SMITH, *Varia linguistica*, préf. par Michèle Duchet, textes rassemblés et annotés par Charles Forsat, coll. Ducros, Bordeaux, Ducros, 1970 et MAUPERTUIS, TURGOT, MAINE DE BIRAN, *Sur l'origine du langage*, étude de Ronald Grimsley suivie de trois textes, *Langue et cultures — Études et documents* 2, Genève-Paris, Droz, 1971; trad. it. in MAUPERTUIS, TURGOT, MAINE DE BIRAN, *Origine e funzione del linguaggio*, a cura di Lia Formigari, Piccola bibl. filol. Laterza 74, Bari, Laterza, 1971.

(8) Vol. I, pp. 346 sv. Les *Réflexions générales et pensées diverses* sont reproduites dans les *Varia linguistica*, pp. 137 sv.

comme le plan ou l'état préliminaire d'un essai sur l'origine, la formation et le mélange des langues que nous pouvons le considérer, titre partiel que légitime l'accord de divers éléments. Mais cet essai devait-il former l'essentiel, le corps même de l'œuvre linguistique projetée par Turgot ? Il semble plutôt qu'il ait été conçu comme un « discours » destiné à servir d'introduction, le fond de l'ouvrage étant constitué de l'analyse exacte « d'une langue donnée (la *Liste* citée prévoyait une *Analyse* titulé de l'analyse exacte « de l'hébraïque; de la française ». Plusieurs raisons permettent de supposer que cet examen eût consisté, pour une large part, en une étude très factuelle de sémantique générale et historique déjà fortement nourrie de questions d'étymologie — « espèce de métaphysique expérimentale » qu'illustre à propos du latin et de l'hébreu la seconde partie des *Réflexions générales et pensées diverses*, laquelle restituée, après des considérations proprement introductives, un fragment de caractère assez différent. Dupont de Nemours rapporte par ailleurs que Turgot travailla pendant deux ans, dans sa jeunesse, à un *Dictionnaire de la langue latine* pour lequel avait été rassemblé un nombre important d'étymologies (9); quelques cahiers inédits conservés à Lanthéuil dans la même liasse que notre plan doivent avoir trait à cet ouvrage apparemment perdu : intitulés *Études de langue (latine)* ou *Recueil d'étymologies*, ils attestent à la fois l'intérêt particulier voué par Turgot à la source des parlers romans en tant que matière privilégiée d'analyse ainsi que la très nette inflexion historique et philologique de la « métaphysique expérimentale » annoncée ci-dessus. En somme, de la même manière que le fameux *Traité de la formation mécanique des langues* du président de Brocasse (1765) concrétisée à la lettre les vues de Leibniz sur l'origine de la parole, on pourrait dire que le projet de Turgot trouve une sorte de réalisation dans le non moins influent *Diversions of Furley* (1786-1805) de John Horne Tooke et ce que Dugald Stewart appelait sa « métaphysique étymologique » (10). Un nouveau type de grammaire générale et raisonnée, fondée sur la description du passé des langues, cherche ici et là sa voie (Bentham en loue assez son compatriote), chemin où le philologue Horne Tooke, il est vrai, progressa avec une désinvolture qu'avait par avance désavouée l'auteur de l'article *Étymologie*.

L'essai qu'on présente débute donc par ce qui apparaît rapidement comme une ébauche des *Autres réflexions sur les langues* de l'édition Schelle; les 11 premiers articles y sont consacrés. Malgré l'homologie très étroite, souvent textuelle, des deux versions (cf. *Aut. réfl.*, p. 356 et *Plan*, 8°, pour exemple), la comparaison peut rester utile d'un point de vue génétique. Il faut voir comment une notion de « discrétude » phonique se dégage, dans les *Réflexions* (p. 356), de l'idée de « diversité » phonique « infinie » du *Plan* (7°) : « Peu à peu les hommes ont cessé de se servir de ces sons mitoyens entre certaines lettres (...). Chaque son a un caractère distinct, ce sont reconnaître indépendamment de tout autre. Au terme de ce développement, ce sont pourtant les intuitions des articles 6°, 8° et 9° de l'inédit qui retrouve Turgot : amplification, donc, mais dans le cadre exact de la première version. Par son schématisme

(9) Cf. l'éd. Schelle, p. 27, note.

(10) Cf. H. AARSLEFF, *The study of language in England, 1780-1860*, Princeton Univ. Press, 1967, chap. II et III.

et certain détail de composition, par exemple la dialectique mieux marquée qui même dans le *Plan* (3<sup>o</sup>-4<sup>o</sup>), de la dénomination sensitive à l'analogie sensorielle, celui-ci fait figure d'esquisse déjà magistrale.

Fort intéressant, le texte produit par Schelle s'interrompt malheureusement au moment même où Turgot annonce l'étude des «deux sources de l'avancement de la richesse des langues, le progrès des idées et le mélange des peuples». Les articles 12<sup>o</sup>-37<sup>o</sup> du *Plan* viennent combler cette lacune; en même temps, ils réparent une lacune plus générale puisqu'ils attirent l'attention sur un aspect du développement des langues souvent négligé par les *Lumières* (11). Mais surtout, ils rendent compte de la cohérence relative de l'essai projeté, unité que ne laissaient guère apparaître les indications éparées des *Remarques critiques sur les Réflexions philosophiques de Maupertuis sur l'origine des langues* (9 mars 1750), déjà citées, du fameux *Tableau philosophique des progrès successifs de l'esprit humain* (11 décembre 1750) et des deux *Discours sur l'histoire universelle* (vers 1751) (12). Le *Plan* emprunte beaucoup à ces écrits (à moins que ce ne soit l'inverse) : thèmes, exemples, larges extraits. La table de concordance proposée ci-dessous synthétise la distribution des thèmes suivants :

1. Antimentalisme et rejet de toute conscience dans la formation des langues.
2. Caractère global et abstrait des signes primitifs.
3. Discontinuité de l'invention des signes.
4. Affectivité et origine des langues.
5. Importance des faits syntaxiques et morphologiques.
6. Origine plurilingue des synonymes.
7. Continuité géographique.
8. Parenté typologique par contact.
9. Rôle des écrivains dans la défense de l'intégrité «idiomatique».
10. Conditions historiques et superstrat germanique.
11. Décantation de systèmes amalgamés.
12. Arbitraire du signe.
13. Typologie économique des langues et des emprunts.
14. Stratifications onomastiques.
15. Illusion du métaphorisme oriental.
16. Anti-climatologie.

Les emprunts les plus importants sont marqués d'un pointillé. Les chiffres avec signe ° renvoient aux articles du *Plan*, les autres aux pages des ouvrages précités.

(11) Hippolyte Sauterlin l'avait signalé à propos du président de Brosses : «comment certains (...) langages arrivent à étouffer les autres, à s'imposer à plusieurs tribus, puis à se développer et à devenir des langues mieux bâties, c'est là justement ce que nous nous attendions à voir expliquer avec quelque détail; c'est là ce passage de l'adolescence à la maturité dont le Président nous promettait la description», mais «il n'en dit presque rien...» (*Un linguiste français du XVIII<sup>e</sup> siècle : Le président de Brosses. Étude historique et analytique du «Traité de la formation mécanique des langues»*, Berne, Staempfli, 1899, p. 60; Slatkine repr., Genève, 1971).

(12) Dans l'édition de Schelle, utilisée ici, respectivement pp. 157 sv., 215 sv. et 275 sv. du vol. I.

Thèmes	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16
Textes																
Rem.	161	159	163	171	158	172										
	171	160														
Tabl.							217	217	228	228	229	215				
Disc. (I)							228						279	281		
													282			
Disc. (II)									319						320	304
Plan	1 <sup>o</sup>	12 <sup>o</sup>	2 <sup>o</sup>	2 <sup>o</sup>	31 <sup>o</sup>	11 <sup>o</sup>	25 <sup>o</sup>	25 <sup>o</sup>	34 <sup>o</sup>	34 <sup>o</sup>	35 <sup>o</sup>	1 <sup>o</sup>	25 <sup>o</sup>	25 <sup>o</sup>	31 <sup>o</sup>	29 <sup>o</sup>
		13 <sup>o</sup>		3 <sup>o</sup>					32 <sup>o</sup>							
		17 <sup>o</sup>														
	/	origine des langues				/	langues en contact				/	langues de chasseurs		/	langues orientales	



des ondes, développée de J. Schmidt à C.E. Bazell). Mais son attention à l'intermédiaire roman (35°), même si elle n'a rien d'isolé au milieu des Lumières (cf. Falconet, Bonamy, etc.), et, d'une façon générale, son intérêt pour les « progrès » et « mélanges » des idiomes manifestent déjà une conception plus pleinement historique, plus réellement diachronique qu'on n'aurait pu l'attendre d'un jeune auteur qui ne devait pas être insensible à la mode des reconstitutions originelles\*.

Liège.

Daniel DROIXHE.

de celle retrouvée un demi-siècle plus tard par un August Wilhelm Schlegel, lorsqu'il évoque dans ses *Leçons sur l'art et la littérature* (1801-1802) la question de l'origine de la parole : « Très souvent, ce problème a donné lieu à une confusion entre le philosophique — c'est-à-dire la déduction du langage à partir de la nature de l'esprit humain, et l'exposition du processus qu'il dut nécessairement suivre —, et l'historique », etc. (cité d'après Philippe LACQUE-LABARTHE et Jean-Luc NANCY, *L'absolu littéraire : Théorie de la littérature du romantisme allemand*, coll. Poétique, Paris, Seuil, 1978, p. 357).

\* Version partiellement remaniée d'une communication destinée au XI<sup>e</sup> Congrès international des linguistes (1971).

Plan d'un Discours  
sur l'origine, la formation et le mélange des langues\*

1. 21<sup>o</sup> Les mots sont des signes arbitraires en ce sens qu'ils ne sont pas liés nécessairement avec ce qu'ils signifient, mais ils ne sont pas l'effet d'un choix libre et réfléchi : ceux qui savent combien il est difficile de former même de nouvelles combinaisons d'idées en conviendront facilement, j'invite les autres à former vingt mots nouveaux, ils verront combien cela nous est difficile quoique nous aions déjà une idée de langue, et la mémoire chargée d'un grand nombre de mots et de syllabes qu'il ne s'agit que de combiner — de plus il faut déjà une langue pour des conventions telle que celle-ci.

2. Celui qui le premier fit un mot ne fit qu'un son, il cherchoit à exprimer un besoin actuel, et non pas à donner une expression générale du besoin : les interjections furent les premiers mots, les onomatopées les seconds, les faciles prononciations, comme *papa tata mama* qui sont les plus universels de tous les mots parce qu'ils sont répétition de sons faciles.

3. Tout ce qui est dans la nature fait son et voilà l'origine des mots, copies de ces sons là. Des idées spirituelles on ne peignit d'abord que celles qui font sensation vive et on les peignit par les sons qu'elles nous arrachent, par les efforts qu'elles produisent dans notre corps qui ont toujours au moins quelque rapport avec les sons s'ils n'en produisent pas : nos autres sens ont toujours quelque analogie avec notre oreille parce qu'ils tiennent aux mêmes nerfs et cette analogie fut le fondement de leurs noms et de nos métaphores.

4. Il y a une certaine analogie entre nos sens dont je ne saurois très bien peindre la cause mais dont je vois les effets (soit que cette analogie soit fondée dans la nature de notre corps ou notre âme, ou seulement dans la liaison que nous mettons entre certaines idées et certaines sensations par l'habitude ou nous sommes de les éprouver en même temps) ainsi son *agu vûe perçante* gout *acide* les trois mots supposent analogie entre choses différentes, analogie si sûre qu'il ne vient pas à l'esprit que le gout d'une grenade que nous appelons *acide* peut être appelé *quarré* un bruit *eclatant* un morceau de bois *eclate* une lumière *eclatante*.

5. Deux hommes qui voient le même objet, ne le voient pas dans la même circonstance, et avec la même sensation de la est née la diversité des sons qui ne peignoient souvent que la circonstance.

\* Certaines digressions sans intérêt linguistique ont été supprimées; les appels de note dans le corps du texte sont de Turgot, les nôtres sont indiqués en marge par un astérisque.



f. 210

6. Il y a trois choses dans les sons, l'intensité ou la force. Le ton musical aigu ou grave et le son même *a b c* ou nous ne connaissons pas de plus ou de moins. L'intensité dépend de la quantité d'air agité, le ton musical de la vitesse des vibrations : un son tout seul n'est ni fort ni faible, ni *ut* ni *re* il n'y a rien d'absolu dans tout cela, la troisième différence des sons est plus absolue voilà en quoi elle est plus utile et même connue, ces sons se font reconnaître indépendamment de tout autre et voilà pourquoi nous les imitons naturellement.

7. Il s'en faut bien que nous imitions tous les sons de la nature la diversité en est infinie, les différents peuples ont imité de différents sons, il y a des lettres chez un peuple qui ne se trouve pas dans un autre, nous n'avons même imité que par approximation les uns s'écartant d'un côté les autres de l'autre, notre oreille même ne peut souvent pas distinguer des sons auxquels elle n'est pas exercée : les *s*.

8. Les sons que forment les 1<sup>ers</sup> hommes étoient bien moins articulés que les autres, un choix précédé d'une longue suite d'épreuves n'a laissé dans nos langues que ceux qui sont produits par un mouvement de langue plus déterminé et nous avons encore bien de la peine à imiter les sons étrangers, quoique nos organes aient plus d'analogie avec les organes étrangers qu'avec les corps sonores et que l'exercice les ait rendus plus souples.

9. Les premiers hommes dans l'embarras ou ils étoient pour former des sons pilloient leurs organes en tout sens et souvent dans le passage les sons étoient confondus ou sifflés, de là les aspirations les sons composés si communs dans les langues anciennes.

10. Le même bruit a donc pu être imité de mille manières différentes et ressemblantes pourtant, ainsi les feuilles de vingt chatainiers ont vingt différences quoique ressemblantes dans le gros : voyons maintenant ce qui a dû résulter du mélange des hommes.

11. Les noms se mêlent aussi, pour s'entendre il fallut choisir, la famille la plus nombreuse introduisit son mot (ou bien la famille qui avoit le plus d'occasion de prononcer ce mot) le plus commun designoit l'objet l'autre ne le signifioit qu'avec circonstance, et voilà l'origine des synonymes. Le progrès des idées et le mélange des peuples voilà tout ce qui forme les langues.

f. 310

12. Le 1<sup>er</sup> progrès des idées fut l'augmentation des idées et la multiplication des sensations : la fraïeur précéda le désir et les idées complexes des substances précéderent l'idée des parties. Elles furent d'abord indéterminées parce qu'elles n'avoient rien d'expliqué de développé et de la naquirent les 1<sup>eres</sup> abstractions on se peignit tous les arbres à de certaines distances

\* Turgot s'oppose ici quelque peu à la théorie dominante de la priorité concrète du vocabulaire, popularisée par Locke (cf. Paul KUEHNER, *Theories on the origin and formation of lan-*

simplement comme des arbres, l'idée de multitude fut une des premières idées, les idées complexes sont une espèce de milieu entre collectives et partielles et semblent être nées entre deux.

13. On remarqua quelque chose de commun entre les idées et on le remarqua d'autant plutôt que l'on connoissoit moins distinctement les objets, voilà les premières abstractions qui nous annoncent par leur origine combien elles sont sujettes à erreur.

14. La plupart des mots naquirent des idées de contrastes ainsi le mot *respiro* fut, la vie s'appela *respiration* il cessa d'avoir du sang, elle s'appela *sang* (1) en chaldéen *pneuma* en grec *spiritus* en latin, ces mots n'eurent d'abord rien de métaphorique c'étoient des erreurs, les erreurs ôtées le mot resta et il fut métaphorique alors.

15. Le mouvement étoit l'effet le plus frappant et le plus subit, on le voyoit naître d'ailleurs on en forma l'idée de *cause*.

16. L'origine de la métaphore est connue de tout le monde inventée par la nécessité employée par l'agrément elle doit ses charmes et son existence à l'imagination et à l'analogie ex œil et fontaine sont le même mot chez les arabes.

17. Les noms étoient indéfinis dans l'origine on parloit comme les Suisses, appliqués à un objet particulier, ils en étoient plus abstraits, le même signifioit le nom dans tous les cas, le verbe dans tous les temps etc *amma mere* sign. aussi *aimer*, par un seul mot on peignoit toutes les idées qui y avoient du rapport.

18. On détermina les idées de la les verbes etc les pronoms et le verbe substantif servaient à déterminer les circonstances des autres idées. Les verbes n'ont d'abord exprimé qu'un changement qui étoit action ou passion, ils signifient aujourd'hui un état quelconque, et ils sont moins abstraits que les noms.

19. Les plus anciennes langues eurent des verbes avant le substantif, mais peu de temps, et de variations marquées on voit dans le grec et même dans

*germe in the eighteenth century in France*, Univ. of Pennsylvania, 1944, p. 31, n. 47). Il se sépare notamment des vues rousseauistes sur la première langue, «riche en désignations concrètes et notamment le particulier (Jean STAROBINSKI, *Rousseau et l'origine des langues*, in *Europäische Aufklärung - Festschrift für H. Dieckmann*, München, Fink, 1967, repr. in J.-J. Rousseau : *La transparenence et l'obstacle, suivi de sept essais sur R.*, Paris, Gallimard, 1971, pp. 263-66).

(1) Cela est venue la métaphore de la chair et le sang.

\* Opposition nette à la théorie condillacienne, qui situe l'apparition des noms avant celle des verbes, dans l'invention desquels «l'homme éprouve de grandes difficultés» (KUEHNER, *ibid.*, p. 32). La position de Turgot se rapproche plutôt de celle de Herder, pour qui «les noms

f. 3/v°

les reduplications de quelques préterits latin des vestiges de cette première antiquité ou les pronoms servent à conjuguer parce que l'on n'avait pas encore trouvé le substantif : ainsi en hébreu il y a des verbes masculins et féminins parce que les déclinaisons se font pas les pronoms, les verbes grecs en *mi* semblent en tenir un peu.

20. On abandonna cette méthode pour conjuguer avec le verbe substantif *fuero* est composé du passé et du futur comme l'idée qu'il représente : l'imperatif se forme par l'addition du signe vocatif *o* est-*o*.

21. Il est à remarquer que dans l'hébreu il n'y a point de présent et que la racine du verbe est la troisième personne du passé comme dans les verbes latins impersonnels cela vient de ce que les verbes exprimant changement, on a du prendre pour racine le mot le plus commun or on parle plus souvent des objets étrangers en 3<sup>e</sup> personne et des choses faites au passé : ainsi *odi memini* et notre union du présent au passé *je suis justifié*.

22. La 2<sup>e</sup> personne a du aussi passer avant la première parce que tel est l'ordre du discours, quoique ce ne soit pas celui de l'amour propre. Et l'on a du trouver plutôt le mot qui signifie *moi* que les autres quoique se nommer le premier soit le tour le moins abstrait mais les mots ont suivi les signes et l'on ne se montre que le dernier.

23. Il y a bien d'autres abstractions qui sont entrées dans la composition des verbes, outre les pronoms et le substantif. Il y en a de toutes les espèces *ad pro ob etc ior imus* qui vient de *imo* des verbes sont entrés dans la composition des verbes *justificare etc avoir agir passer pouvoir devoir devenir faire vouloir savoir etc* ajoutons à cela l'analogie des langues, une terminaison une fois donnée fut employée à plusieurs autres mots quoiqu'ils eussent un autre sens.

24. Il faut observer que ces signes abstraits qui servoient à marquer les rapports ont pu dans certaines langues être de nature à ne pouvoir s'allier avec le mot sans révolter l'oreille et alors il n'y a eu ni déclinaison ni conjugaison et c'est ce hazard qui a décidé du génie des langues en décidant des inversions permises.

25. On peut diviser les peuples en chasseurs pasteurs et labourers les américains sont chasseurs, les tartares pasteurs les européens aujourd'hui labourers autrefois ils étoient pasteurs. Les mélanges de ces peuples et de leurs langues se font différemment. Il n'est pas besoin de dire que les idées sont

furent créés à partir des verbes, tandis que, si le langage avait été créé par Dieu, le nom fût, à l'inverse, apparu d'abord, selon une procédure logique idéale» (Otto Jespersen, *Language : its nature, development and origin*, London, Macmillan, 1922, p. 28).

f. 4/v°

différentes selon leur manière de vivre, un palefrenier donne un nom à chaque sorte, et à chaque cheval un pasteur ne connoît que le nom général. Les premiers hommes furent chasseurs voisins ce qui en résulte 1<sup>e</sup> ils sont partagés en familles, et point en nations, 2<sup>e</sup> ces familles se dispersent ou par les hasards de la chasse ou par le besoin de nourriture (2) 3<sup>e</sup> le point où ils arrivent sert de nouveau pour aller ailleurs sans aucun but, quelquefois ils s'éloignent en ligne droite. N.B. on trouva aux environs de Québec des nations de quinze ou 20 familles qui avoient leur langue que personne n'entendoit on fit venir pour une guerre les sauvages des environs de la rivière longue on fit venir parmi ces sauvages éloignés de 400 lieues au delà du mississippi et il se trouva parmi ces sauvages éloignés de 400 lieues des familles qui parloient cette même langue 4<sup>e</sup> les langues des peuples chasseurs doivent être entrelassées sans se confondre n.b. il y a pourtant certains hazards (3) qui ont rendu quelques peuples chasseurs puissants et conquérants comme les topinamboux au Brésil les quarandans dans le paraguay alors la langue est plus riche (4) parce que les peuples étendus sont toujours formés de plusieurs nations : indépendamment de la conquête des nations peuvent s'être unies, mais cela est infiniment rare. 5<sup>e</sup> dans ces migrations de peuples chasseurs, ils peuvent avoir trouvé un terrain propre à nourrir et abondant en bestiaux et les voilà devenus pasteurs (5), aians des richesses en propre, et de l'ambition, (l'ambition des barbares c'est l'avarice) ils ont taché de s'enlever leurs possessions (...), de là ces flux et reflux de nations qui se pousoient les uns les autres, conquérantes et conquises tour à tour. Il n'y a pas de point dans les pays barbares qui ne puisse être regardé comme la source de quelque inondation, parce que le hazard qui rendoit une nation conquérante étoit applicable à toutes ces nations : de là ces noms qu'on portoit successivement les peuples des mêmes pays parce que la nation dominante donnoit son nom à toutes les autres qui pourrissent gardoient le leur distinctif : les celtes, les teutons, les cimbres, les suèves, les allemands, les germains, les scithes, les getes, les hunns, les turcs, les tartares, les mogols (...). Il reste dans les anciens auteurs des vestiges de ces conquêtes entr'autres de celles des cimériens qui touchent presque aux termes fabuleux, ils ont donné leur nom au bosphore cimérien à la thersanese cimbrique et leur nom se conserve encore en Angleterre dans le païs de Cumberland.

f. 4/v°

25. Toutes les conquêtes n'ont pas été également étendues ce qui n'a pas arrêté 100.000 hommes en a arrêté 10.000 ainsi il y a eu un bien plus grand nombre de conquêtes renfermées dans des bornes étroites, les révolutions en

(2) C'est pourquoi un continent fut peuplé peu de temps après le déluge.

(3) Des guerres particulières devenues générales par des unions.

(4) La coutume des sauvages de l'Amérique d'adapter leurs prisonniers à du contributeur au mélange.

(5) [Note sans intérêt linguistique].

\* Sur un thème analogue, le président de Rosset souligne davantage le rôle de la distance et de l'isolement dans la diversification des langues amérindiennes (*Traité*, t. II, pp. 17-21). Mais il partage pleinement avec Turgot l'observation relative à leur singulière diffusion.

étoient plus fréquentes et le mélange plus parfait plus homogène. Les chaînes des montagnes, les très grands fleuves, les mers, ont formé des barrières impénétrables à plusieurs de ces attilas manqués : ainsi il s'est formé entre ces barrières des peuples qui ont eu plus de commerce entre eux des langues très peu différencées ou plutôt divers dialectes. Plus les mélanges avoient été fréquents et durables et plus les langues ont été semblables et des lors les nuances de cette ressemblance ont dû s'affaiblir par la distance et devenir à la fin presque insensibles (6). Les nations depuis l'Irlande jusqu'à Kamtchatka peuvent être colorées à ces bandes colorées imperceptiblement dégradées, la 1<sup>ère</sup> ressemble à la seconde celle-ci à la troisième etc tandis que la 1<sup>ère</sup> est blanche la dernière noire.

f. 5/r°

26. Il faut remarquer que les peuples habitans des montagnes ont été plus souvent conquérans que conquis et par là ont mieux conservé les anciennes langues.

27. Tout ce qui s'oppose au mélange des peuples s'oppose au mélange des langues, et un peuple ne sauroit même avec toute la raison du monde faire ce mélange s'il ne s'unît parcequ'il faut se voir se tater de pres pour voir l'analogue des langues.

28. [Article sans intérêt linguistique].

29. Après ce coup d'œil sur les révolutions, voyons comment les langues se mêlent et ce qui en résulte : je crois que le progrès des langues qui n'auraient point été mêlées seroit très lent, elles ne s'augmenteroient que par le progrès des idées il y auroit plus d'addition que de changement dans les mots qui seroient seulement un peu adoucis, on peut se former une idée de la pauvreté de ces langues en retranchant du latin par ex. tout ce qui est dérivé du grec du germanique etc à peine reste-t-il 200 mots qui lui appartiennent, N.B. mais il n'y a peut-être point de langue sans mélange parceque les îles n'ont été peuplées qu'après le continent dans une pareille langue il n'y auroit de nom que pour des choses sensibles, parceque pour donner un nom à une idée abstraite on n'en invente point, on applique un mot ancien, et cela pour une bonne raison c'est qu'un mot nouveau ne signifie rien, un mot ancien par le moins des idées accessoires ou de l'analogie met sur les voiles des idées. Ces langues n'auraient donc pour les idées abstraites que des termes métaphoriques. Aussi les langues peu mêlées et qui ont été fixées de bonne heure sont très métaphoriques, ainsi l'hébreu et on fait honneur à la vivacité de l'imagination de ce qui n'est qu'un effet de la barbarie les sauvages du nord de l'Amérique et les anciens germains avoient des langues très métaphoriques, ce qui prouve que le climat n'y fait rien.

f. 5/v°

(6) Tout ce qui diminue la communication et par conséquent la distance a dû rendre les nuances plus sensibles. Les figures les moins les langues partout on voit dégradation nuance.

30. Le 1<sup>er</sup> effet du mélange des langues est la multiplication des mots, 2<sup>o</sup> les synonymes, et une certaine justesse, un choix de termes. 3<sup>o</sup> les sens métaphoriques se perdirent les imaginations faibles ne saisirent que le mot et non la métaphore qu'on leur donnoit de plus leurs propres métaphores en changeant de terminaison n'eurent plus la qualité de signes, ainsi les idées abstraites eurent des mots à elles qui purent redevenir métaphores pour les choses sensibles. 4<sup>o</sup> le mélange changea la prononciation il est si difficile même à présent de bien prononcer les langues que nous ne savons pas par usage, de là tous ces changements qui donnent la torture aux étimologistes.

31. On pourroit croire que la perte de ces métaphores en est une, mais 1<sup>o</sup> il est très avantageux d'avoir des signes abstraits qui sont le lien des raisonnemens, qui rendent le discours plus clair ... [digression sur les métaphores].

32. Quand deux peuples dont la langue est déjà formée se mêlent ensemble, voici les effets qui en résultent : quand un peuple puissant en subjuge un autre et que le peuple conquérant fait la partie principale de l'état, et que le pais ou sa langue est naturelle devient le centre du gouvernement, alors sa langue ne se mêle point à celle des vaincus qui peu à peu oublient la leur pour parler celle des loix, de l'ambition; releguée dans les campagnes, elle s'y affoiblit encor par le mélange de la langue dominante parceque la langue des villes est celle du commerce, cela est surtout vrai quand le langage des vaincus est moins parfait que celui des vainqueurs ainsi le grec s'étendit dans l'Asie après les conquêtes d'Alexandre et le latin dans l'Occident sans s'étendre en Grèce qu'Homère Euripide Platon etc défendirent contre la puissance de Rome. Les colonies gardent la langue de la métropole tant qu'elles ont commerce avec elle, ainsi Carthage, les Européens d'Amérique, les Grecs en Thrace etc.

f. 6/r°

33. Quand les langues sont moins parfaites et moins cultivées alors elles cèdent et se mêlent, il y a une exception c'est la langue arabe mais la religion a fait pour elle ce que les grands écrivains ont fait chez les Grecs et les Turcs sont devenus Arabes; les Manchoux ont été forcés à devenir Chinois parcequ'ils étoient moins nombreux moins polices que les Chinois et que d'ailleurs tout étoit fixé chez eux.

\* Considérations socio-politiques dans la ligne de celles développées dès le XVII<sup>e</sup> siècle par Bouhours, puis, à l'époque du Plan, par Ducloux, Bonamy, Barbazan, Lacombe, etc. (voir notamment à ce propos l'édition fournie par Jörn Albrecht de quatre essais majeurs de P.-N. Bonamy sous le titre *Vier Abhandlungen zum Vulgärlatein und zur Frühgeschichte des Französischen*, Tübingen, TBL Verlag G. Narr, 1975). On remarquera l'attention portée par Turgot sur le réciprocisme des influences entre parlars de vainqueurs et de vaincus (art. 34) — et sur le souvenir que, pour R. Jakobson ou K. Togeby, c'est plutôt la langue des dominés qui passe «ses principes de structure à la langue des dominants», l'influence des supérieurs et abstraits étant relativement «confinée au vocabulaire».

34. Dans le mélange des deux langues, celle des vainqueurs prendra les mots des vaincus qui étant en plus grand nombre ne peuvent point prendre les mots des vainqueurs qui sont obligés de s'adresser aux vaincus pour les besoins de la vie, mais en revanche l'analogie de la langue conquérante s'introduira, parce que les seigneurs d'entre les vainqueurs connoissent mieux leur langue et la gardent tandis que le peuple ne se soucie que des mots. C'est ce qui est arrivé lorsque les germains vainquirent les romains, le fonds des langues est romain, mais le tour est plein de germanismes : il est étonnant que les grands auteurs latins n'aient pas défendu leur langue, mais il faut observer que les conquêtes du nord répétées et multipliées ont mis coup sur coup trop de couches de barbaries avant que les premières eussent le tems de disparaître et de céder aux sciences romaines : si Rome n'eût été vaincue qu'une fois les barbares seroient devenus romains. La Grèce n'a point résisté aux Turcs, mais rien ne résiste au fanatisme.

f. 6/v°

35. Comme de l'analogie des langues dépendent leur clarté la manière de lier les idées et les raisonnemens : quel cahos que le mélange des langues déjà formées et d'analogies différentes : qu'on en juge par notre langue romane aussi jusqu'à ce qu'à la longue, la nouvelle analogie soit formée on ne peut avoir d'écrivain supportable, ce n'est qu'en s'éloignant de leurs sources que le mélange des langues devient plus intime plus homogène et le style plus clair, il en est comme de deux liqueurs, mêlées les, elles se troublent il faut attendre que le mélange soit parfait pour qu'elles reprennent leur transparence; plus le nombre des langues qui se mêlent est grand, plus elles se mêlent et plus la langue nouvelle est longtemps à se perfectionner, la langue italienne est formée avant la nôtre parcequ'elle contient plus de latin à proportion du german.

36. Les dérivés restent souvent dans une langue tandis que la racine s'en va ou prend un autre sens; il y a une règle pour connoître quelle est la plus ancienne des racines dont l'une est en usage l'autre ne se trouve que dans le dérivé; si le dérivé ne suit pas l'analogie de la langue, il a été apporté tout formé; s'il la suit concluons que la racine étoit en usage dans le tems de la formation : ainsi *melg* est plus ancien que *galax*.

37. L'étude des langues offre deux vues l'une métaphisique et logique qui est d'examiner le progrès de l'esprit humain, sa marche dans la formation des mots et des langues, la juste signification des mots le passage d'une idée à l'autre etc, l'autre historique c'est de connoître le mélange et l'origine des peuples : par ex. je prends le latin, je réduis tous les dérivés dans leurs simples cette première démarche me montre la marche de leur esprit, je compare ces primitifs aux primitifs des autres peuples, et je vois que chacun y a contribué et voilà la partie historique. [Fin du texte.]

Maquette, composition et mise en page  
réalisées par  
le Centre de Recherches et d'Études Linguistiques  
(Université de Provence – Centre d'Aix)

Imprimerie BUTENEERS  
16, rue des Clarisses, 16 – 4000 Liège

